

A PROPOS DE L'ORIGINE DES FAÏENCERIES DE QUIMPER (Locmaria)



L'on sait qu'à Locmaria, faubourg de Quimper, sont installées quatre faïenceries de réputation mondiale : Fouillen, HB, Henriot et Keraluc, employant en gros 2.800 personnes. Conformément à ce qu'écrivit M. R. Musset dans son petit volume sur la Bretagne (Coll. A. Colin), l'on attribue d'ordinaire la création de cette industrie à des Normands venus de Ger au XVI^e siècle. En fait, les choses sont moins simples.

Dès l'époque gallo-romaine, de nombreux potiers vivaient à Locmaria, et les fouilles archéologiques ont mis au jour un abondant matériel de fabrication locale. Cette tradition industrielle se retrouve à travers le Moyen-Age. Des paysans se faisaient encore potiers durant la mauvaise saison au XVIII^e siècle, tant à Lannilis qu'à Plouvien, Troudoustien près de Morlaix, Dinéault, Landivisiau et Lanmeur, dans le Nord et dans le Centre du Finistère actuel.

Les poteries vernissées apparaissent vers 1420 à Locmaria. Mais c'est un Provençal de Saint-Zacharie près de Marseille, J.-B. Bousuet, qui créa véritablement la première faïencerie, en 1690. Des alliances de famille avec un céramiste nivernais d'abord, Pierre de Caussy, allaient introduire à Quimper les techniques de Nevers et de Rouen. Une seconde manufacture fut fondée en 1778 sur les bords de l'Odé, cette fois sur l'initiative d'un Normand de Mortain, Guillaume Dumaine, dont les ancêtres étaient affiliés, dès 1402, à la Confrérie des Potiers de Saint-Martin de Ger. En 1904, cette faïencerie en absorbait une autre, fondée à la fin du XVIII^e siècle (1763) par François Eloury, qui avait travaillé pendant 15 ans à la faïencerie Bousuet. En 1763 également, un ouvrier faïencier de Locmaria installait une entreprise à Quimperlé.

De sorte que l'industrie quimpéroise de la faïencerie, héritière d'une longue tradition de la poterie, n'apparaît véritablement qu'entre la fin du XVII^e siècle et celle du XVIII^e siècle. Elle dut sa naissance à des initiatives provençales, nivernaises et normandes, auxquelles s'ajoutèrent plus tard des influences auvergnates et comtoises. C'est un trait courant dans les industries bretonnes que cette intervention créatrice de personnalités étrangères à la Bretagne. La dernière née des faïenceries bretonnes, celle de Pornic, en Loire-Inférieure, fut installée en 1948 par des industriels lorrains qui possédaient déjà des entreprises similaires à Niederswiller dans les Vosges, en Suisse et en Algérie.

Marcel GAUTIER.

Etude de la Propriété dans deux Communes Cornouaillaise

Quéménéven & Kergloff

On n'attache pas, à notre avis une importance suffisante à l'étude de la propriété en géographie humaine. L'évolution de l'habitat, celle de la culture, de l'outillage agricole, du mode de vie également sont pourtant étroitement liées au régime de la propriété.

Le hasard de la profession nous a permis de comparer le régime de la propriété dans deux communes cornouaillaises, l'une en plein Poher, dans

« ce Poher ardent et tumultueux », Kergloff ; l'autre au seuil de la riche alvéole du Porzay, Quéménéven.

Quéménéven en Porzay.

Commune de 1.512 habitants vivant sur une surface de 2.745 ha 260 a 87 ca, Quéménéven compte 381 maisons groupées en trois agglomérations : le bourg, la gare et Kergoat, et, par ailleurs disséminées à travers la campagne où l'on compte 130 fermes et 50 « pentys ».

Comme l'indique le tableau ci-dessous, ces exploitations sont d'importance moyenne, une seule ferme dépassant de justesse les 60 hectares.

Surface de la ferme	Nombre de fermes
1 à 5 ha	18 fermes
5 à 10 ha	19 —
10 à 20 ha	43 —
20 à 30 ha	31 —
30 à 40 ha	15 —
40 à 50 ha	3 —
50 à 60 ha	0 —
plus de 60 ha	1 —

Sur les 2.745 ha 26 a 87 ca (1) que comprend la commune, 403 ha 29 a 91 ca sont possédés par trois familles nobles (soit 14,6 %) : la plus grosse propriété étant de 107 hectares.

De nombreux biens appartiennent à des étrangers à la commune : 997 ha 61 a 30 ca, soit 36 % ;

— soit à des gens vivant hors de France : 15 ha 33 a 07 ca (0,54 %), aux colonies ou aux U.S.A. ;

— soit à des familles nobles éparpillées aux quatre coins de France : 383 ha 34 a 90 ca (13,9 %) ;

— soit à des gens exerçant des professions libérales, 47 ha 41 a 99 ca (1,74 %).

Kergloff en Poher.

Kergloff accuse une superficie un peu moindre : 2.398 ha 70 a 57 ca et une population de 997 habitants. Neuf familles nobles possèdent à elles seules 716 ha 24 a 48 ca, soit 29,8 %.

La superficie des fermes de Kergloff varie de 1 ha à 68 ha, la moyenne étant de 10 à 12 ha. Elles sont tenues, soit par le propriétaire, soit, plus souvent, par le fermier qui paie son loyer ou fermage à la Saint-Michel.

Dans les deux communes, Quéménéven et Kergloff, on compte un métayer (2).

Le progrès à la ferme.

En mars 1953, il y avait à Quéménéven 32 tracteurs, 13 trayeuses électriques, 1 monte-paille, 2 botteleuses, tandis qu'à la même époque Kergloff ne comptait que 3 tracteurs et aucun des appareils signalés par ailleurs à Quéménéven.

(1) Ces 2.745 ha 26 a 87 ca se répartissent ainsi :

Terres	1715 ha	11 ca	Carrières	24 a 45 ca
Prés	407 ha	42 a 36 ca	Etangs	1 ha 28 a 59 ca
Vergers	21 ha	46 a 24 ca	Jardins	4 ha 64 a 34 ca
Bois	223 ha	97 a 81 ca	Chemins de fer.....	5 ha 07 a 70 ca
Landes	334 ha	13 a 82 ca		

(2) A titre d'indication, voici la répartition des terres dans la commune de Clédén-Poher :

A Clédén-Poher, 8 familles sont propriétaires de 1.444 ha 60 a sur une superficie de 2.772 ha 25 a 32 ca, soit 52,1 %.

Certes, la terre du Porzay est plus riche (pommes de terre, petits pois, haricots verts, fraises) que celle du Poher, mais, il faut y voir aussi les incidences du régime de la propriété.

Dans quelques fermes de Quéménéven, il y a chauffe-eau (4), cuisinière à mazout ou à feu continu, salle de bain ou douche, installations inconnues à Kergloff.

La même comparaison pourrait se faire pour les automobiles. Le cultivateur du Porzay a « Frégate », « Aronde », « 203 », tandis que celui du Poher est encore au stade de la voiture d'occasion.

Comme nous le disions tout à l'heure, la richesse de la terre, ajoutée au climat (proximité de la mer), a un rôle important dans l'évolution agricole d'une commune, mais, nous restons persuadé que la forme de la propriété joue également un rôle.

G.-M. THOMAS.

Quelques Aspects

DE LA GÉOGRAPHIE LINGUISTIQUE EN CORNOUAILLE

La presse, l'école, le tourisme, les sports et bien d'autres facteurs semblent conjuguer leurs efforts pour faire disparaître de la carte linguistique de Bretagne la langue bretonne. Fait bien curieux, quand on pense que la vieille langue celtique voit son usage diminuer au moment même où son enseignement dans les lycées et collèges est devenu officiel et que le bas-breton se débarrasse de son complexe d'infériorité, de cette honte qu'il éprouvait à s'exprimer dans sa langue maternelle. Mais nous ne sommes pas encore à la lecture de l'éloge funèbre du parler de plus de 1 million d'individus !

Le manque de documents officiels ou officieux nous empêche d'établir une vue générale de la question. Nous nous contenterons d'étudier quelques aspects de la lutte linguistique en milieu maritime, rural et urbain à partir de quelques types (1).

Voici tout d'abord la zone maritime s'étendant de la pointe de la Torche à l'embouchure de l'Odé. Trois groupements se dégagent de notre étude.

Celui de Penmarch, Guilvinec, Léchiagat. L'arrière-pays, avec ses palues de la Torche, de Plomeur et Poulguen reste très fidèle à l'emploi de la langue bretonne qui est utilisée pour 90 % dans les relations, bien que presque la totalité de la population soit bilingue. Dans les petits ports côtiers, le bigouden reste aussi fidèle à la langue de ses pères dans une très forte proportion, 75 à 80 % et ceci dans tous les milieux sociaux : familles de pêcheurs, de commerçants, d'ouvriers et même de fonctionnaires. Dans la vie de tous les jours, au point de vue social, économique et même culturel, nous avons pu constater que la langue bretonne est à l'honneur, exception faite des relations avec l'étranger. Le marin-pêcheur l'emploie toujours à bord de son bateau lorsqu'il parle à l'équipage. Les rares paroles françaises échangées sont des plaisanteries ou une conversation avec un passager d'occasion. Il est évident que les marins connaissent la langue apprise sur les bancs de l'école, mais s'y exprimant assez maladroitement, ils préfèrent leur langue maternelle. Il est, en effet, curieux d'écouter ces hommes, lorsqu'ils lancent leurs messages par radio en français, avec quelques expressions bretonnes : « X... en pêche, tout va bien à bord, rien à signaler » : on ne comprend que l'ensemble suivant « pêche, tout, bien, rien ». Une exception cependant pour les marins pratiquant la pêche à Concarneau, Lorient, Quiberon, Le Croisic dont l'accent change avec un parler français plus aisé. En famille, le marin parle à son épouse en breton, à ses enfants, écoliers ou étudiants, en français, mais reprend le parler celtique pour discuter avec son fils marin ou ouvrier !

Inconsciemment l'homme a une profonde admiration envers l'instruction, les connaissances acquises... évidemment en français ! Les femmes entre elles,

(1) L'article ne comprendra que l'étude du milieu maritime.